

moins d'en douter, et j'aime mieux en pla-
cer la cause dans le génie de Napoléon,
qui savait plus ce qu'il fallait à la France,
c'était de croyances religieuses, et que
promettre un grand rôle qu'il allait jouer
dans le monde par ce grand acte, c'était
sanctionner par avance tout ce qu'il de-
vait faire pour le régénérer. Ceci m'amène
à un corollaire qui va répondre en
grande partie à ma seconde question. En
effet la religion est la base la plus natu-
relle, partant la plus constante du droit
des nations, vraiment sociale, elle prête
toute l'énergie de ses principes aux lois
paremment politiques. Rétablir la religion
c'était donc jeter dans le cœur de l'Eu-
rope le fondement le plus solide d'un nou-
vel ordre social; c'était, en fixant les es-
prits dans les idées si positives de la re-
ligion, ôter à l'anarchie son unique force
l'erreur si variable; c'était en un mot, en
exprimant dans la nation française le sen-
timent religieux, purifier les mœurs, faire
cesser le règne des passions, par consé-
quent enlever aux fausses doctrines leur
unique cause d'influence: la dégradation
des mœurs.

De plus, la France, tant par la foule de
hautes intelligences qui abondent dans
son sein que par une mission providentiel-
le est destinée à donner le branle à l'Eu-
rope entière, partant au monde entier.
Rendre la France catholique, c'était donc
rehausser les idées catholiques dans l'uni-
vers, les faire prescrire parmi toutes les
nations. Quel exemple pour l'Europe
que celui d'un prince, élevé sur le pre-
mier trône du monde, et présentant à
l'action sainte son front couronné des
lauriers de cent victoires, courbant sa
grande puissance sous la main du chef de
l'Église qui le bénit! puis faisant à la
face du monde entier, cette solennelle
profession de foi, en dépit de ses généraux,
de ses ministres qui criaient à l'infamie,
à la honte éternelle de leur con-
sent: "Moi, Napoléon Bonaparte, Empe-
reur par la grâce de Dieu, je crois ce
qu'enseigne l'Église catholique et romai-
ne. Quel coup mortel n'était-ce pas por-
ter aux doctrines anti-catholiques, anti-
sociales! Et combien ils durent voir
jusqu'à quel point ils avaient méconnu
ce génie, les souverains qui espéraient
se servir de ce géant, pour consommer
leur schisme avec l'Église de Dieu.
Pitt lui faisait mander: "Vous ne serez
jamais complètement souverain tant que
vous ne serez pas le chef de l'Église et c'est
là ce que je vous propose; c'est de créer
en France une réforme, c-à-d, une re-
ligion à vous. Alexandre de Russie
lui disait pareillement: Vous êtes un
grand homme, un homme providentiel pour

cette époque de révolution; il ne tient qu'à
vous d'affermir tous les rois sur leurs trô-
nes, mais pour cela affermissez-vous y
vous-même et c'est ce à quoi vous n'arri-
verez qu'en vous faisant le chef religieux de
votre état; croyez-moi, établissez en France
le rit Grec." Créer une religion, leur ré-
pondait l'empereur en souriant, mais pour
créer une religion, il faut monter au cal-
vaire, si une telle fin vous convient, cherchez-
la, mais pour moi cela n'entre pas dans
mes goûts." Napoléon dit plus tard: "Le
protestantisme est la plaie de l'Europe
j'avais espéré de la fermer.

Comme le brillant météore qui paraît
au milieu de l'orage, il donna à la France
l'espoir de jours meilleurs. A son arrivée
sur la scène du monde, l'ordre social n'of-
frait que ruines et débris. Il veut le réédifier,
et, s'il n'y mit pas la dernière pierre,
il en éleva au moins assez les murs
pour que les peuples y trouvassent un a-
bri contre l'anarchie. Tout ce qui l'entoure
ne respire que désordre, bouleversement
des idées. Napoléon sut combiner ces
éléments délétères, et les faire contribuer
au bonheur de la France. Il dirigea cette
activité étrange, qui fermentait dans les
esprits, vers un but noble et élevé, et
d'ignobles assassins des rois, des prêtres,
de tout ce qui portait un caractère
sacré, il fit des diplomates habiles, des gé-
néraux toujours victorieux. Il couvrit la
France de ses institutions: les char-
ges publiques, arrachées des mains de
rhéteurs qui jugeaient de leurs de-
voirs du point de vue de leurs principes
pernicieux, furent données au mérite et
au talent. Il s'occupa de donner à la
France les lois les plus sages et son code
civil, monument éternel de législation,
atteste ce génie, qui avait jeté un large
coup d'œil sur la situation affreuse de
l'Europe, et qui appliquait les remèdes les
plus efficaces. Le caractère sacré dont
brillait son diadème, et la fermeté avec la-
quelle il tint le sceptre, prêtèrent à ces
lois une vie prodigieuse. Il n'avait qu'à
commander pour être obéi.

Comment concevoir que tant de puis-
sance et de génie puissent s'amoncèler
sur une seule tête humaine, si nous ne
reconnaissons dans Napoléon l'envoyé de
Dieu, le chargé d'une grande mission?
Les premiers actes de cette puissance
proscrivirent les fausses doctrines qui
inondaient la France. Jeune homme, il
avait été épris de ces principes qui ne
respirent que liberté; mais son imagina-
tion ardente y avait seule adhéré, et son
esprit naturellement si droit eut bientôt
répudié ces erreurs: la vérité seule s'allie
d'une manière durable avec le génie.
Quand il avait vu l'Europe en proie à l'a-
narchie, il ne s'arrêta point à des utopies,

il conquit le sabre au poing, le trône immu-
ment, d'où il pouvait la sauver. Et c'est par
des coups de canon et non par des coups de
plume, par des actes et non par de vaines
théories qu'il détrôna la révolution.

C'est avec cette horreur pour des hom-
mes, qui, comme des reptiles venimeux,
répandaient dans les veines de la France
le poison mortel de leurs doctrines, qu'il
proscrivit le journalisme. Quel service
éminent n'était-ce pas rendre aux nations
que d'arracher des révolutionnaires force-
nés cette arme si dangereuse de la presse!

Pour résumer, je dis donc: que ce fut
un grand bonheur pour l'Europe qu'il
soit survenu, à la fin du dix-huitième
siècle, un homme de la trempe énergi-
que, du génie de Napoléon. Qui aurait
dire en effet le dénouement de ce dra-
me sanglant de la révolution, sans ce héros
qui vient s'emparer des événements, en
arrêter le cours désastreux, et les remet-
tre d'accord avec les bons principes? Du
protestantisme étaient nés tous les mal-
heurs de l'Europe, car il avait amené le
règne des passions. De la religion catho-
lique qu'il rétablit naquirent les plus
grands biens, car elle ramena le règne de
l'ordre.

Mais quel champ s'ouvre encore de-
vant moi! Je n'ai montré que le sauveur
de la patrie, le législateur profond,
le souverain au milieu de la nation fran-
çaise, qui, comme un père au milieu de
sa famille, s'occupe des affaires intérieu-
res; il me faut encore montrer Napoléon
dans les relations extérieures avec
les autres nations, qui venant à leur
haine celui qui a remplacé la France
si haut; il faut voir le grand capitaine,
le guerrier fameux.

Angé de paix, il invite à régner
avec lui la religion, l'ordre, la justice.
Angé de la guerre, il est le fléau des
nations. Son char attelé du canon et de
la victoire, roule par toute l'Europe,
il va même soulever la poussière des
tombeaux de Pharaon, dont les cendres
durent tressaillir à la secousse des pas
de cet homme, chargé des destinées du
monde.

Qu'il est solennel à voir ce lion du désert
dominant sur une hauteur l'action san-
glante de deux armées aux prises! Ce n'est
plus un homme, c'est un prophète qui sem-
ble pactiser avec l'avenir! Il lance à travers
les champs de fleur, les boulets et les
balles, ce coup d'œil qui sait déjouer les
plus habiles manœuvres de ses ennemis.
Impassible devant cette scène de carnage,
il distribue ses troupes avec le plus grand
célème d'esprit; ce n'est pas en vain que le
courage abattus cherchent dans ses re-
gards l'espérance de la victoire. Que de